



Syria
Archéologie, art et histoire

83 | 2006
Hommage à Henri de Contenson

Pierre BRIANT et Rémy BOUCHARLAT éd., *L'archéologie de l'empire achéménide : nouvelles recherches. Actes du colloque organisé au Collège de France, 21-22 novembre 2003*

Jean-Louis Huot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/283>
DOI : 10.4000/syria.283
ISSN : 2076-8435

Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2006
Pagination : 309-312
ISBN : 9782351590515
ISSN : 0039-7946

Référence électronique

Jean-Louis Huot, « Pierre BRIANT et Rémy BOUCHARLAT éd., *L'archéologie de l'empire achéménide : nouvelles recherches. Actes du colloque organisé au Collège de France, 21-22 novembre 2003* », *Syria* [En ligne], 83 | 2006, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 07 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/283> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.283>

© Presses IFPO

l'intérêt des recherches régionales à l'intérieur de l'île : A. Léonard Jr présente précisément un programme de prospection, le « Larnaca Hinterland project » (p. 87-96), qui vise à explorer les relations entre les ports de la baie de Larnaca (Kition et Hala Sultan Tekke) et les centres miniers de l'arrière-pays. P. Darcque (p. 45-58 : « Les Mycéniens en dehors de Grèce continentale : la céramique et les autres témoignages archéologiques ») rappelle la nécessité de ne pas isoler la céramique du contexte général, mais d'examiner aussi la diffusion d'autres catégories d'objets. M. Yon reprend la question des ateliers chypriotes mycénisants producteurs du Style Rude (ou Style Pastoral) en soulignant leur impact sur la céramique chypriote du I^{er} millénaire (p. 59-68). V. Matoïan étudie, sur l'exemple des vases à étrier en faïence d'Ougarit, comment des créations levantines se sont inspirées d'objets et de décors égéens (p. 105-120). Pour la chronologie, l'article de J.-Y. Monchambert (« La céramique mycénienne d'Ougarit. Nouvelles données », p. 125-140) pose le

problème de la période de transition HR III B/III C (1200-1180) à Ougarit : des révisions récentes de l'évolution stylistique de la céramique mycénienne (voir Postface, p. 195) peuvent encore modifier l'état de la question (abordée aussi dans *RSO* XIII). Pour les instruments de travail enfin, S. Müller-Celka plaide pour la création d'une base de données informatisée (« De l'opportunité d'un MycIndex pour l'Égée », p. 27-44), analogue au « MycIndex » existant pour la céramique mycénienne de Méditerranée orientale.

L'un des intérêts de cet ouvrage (où l'on regrette quelques négligences dans la relecture des textes ; dans l'article de L. Steel, on ne trouve aucune référence aux figures, dépourvues de légende) est de donner au lecteur de courtes synthèses et des documents de base, cartes (distribution des figurines et sceaux mycéniens au Levant, p. 57-58), tableaux et catalogues (résultats d'analyse, p. 22 ; vases à étrier en faïence d'Ougarit, p. 121-122 ; matériel de Tell Abou Hawam, p. 164-169), qui fournissent des données utiles pour l'étude des contacts entre le monde mycénien et le Levant.

Jean-Claude POURSAT

Pierre SCHNEIDER, *L'Éthiopie et l'Inde. Interférences et confusions aux extrémités du monde antique (VIII^e siècle avant J.-C.-VI^e siècle de notre ère)*, Collections de l'École Française de Rome 335, Rome, 2004. Un volume cartonné de 17x24 cm, 506 p., 5 cartes. Prix : 63 €. - ISSN : 0223-9099, ISBN 2-7283-033-1.

L'auteur publie ici sa thèse de doctorat dirigée par Jehan Desanges qui signe la préface de l'ouvrage. Il y présente une étude exhaustive des représentations que se faisaient les Grecs et les Romains de l'Éthiopie et de l'Inde, mais il ne traite pas à vrai dire des relations entre ces deux régions durant l'Antiquité. On ne sera donc pas surpris que le fils de l'éminent épigraphiste éthiopian Roger Schneider, récemment disparu, passe complètement sous silence les témoignages

archéologiques de contacts entre elles. Il s'agit d'objets d'origine indienne trouvés sur le territoire de l'ancien royaume d'Axoum : monnaies des rois Kouchans (I^{er}-IV^e siècles) de Debre Dammo, figurines en terre cuite du style de Mathourâ (I^{er}-II^e siècles) de Haoulti et statuette de Khor Rory (II^e siècle) en Arabie du Sud (cf. *Antiquités éthiopiennes*, 2005, p. 13, 114-116, 120, 134, 136). Ceci n'enlève rien à l'intérêt de l'ouvrage.

Henri de CONTENSON

Pierre BRIANT et Rémy BOUCHARLAT éd., *L'archéologie de l'empire achéménide : nouvelles recherches. Actes du colloque organisé au Collège de France, 21-22 novembre 2003, Persika 6, Paris, Éditions de Boccard, 2005, 352 p., nombreuses illustrations noir et blanc. Prix : 65 €. - ISBN 2-7018-0195-8.*

P. Briant et R. Boucharlat publient dans la collection *Persika*, dirigée par le premier d'entre eux sous l'égide de sa chaire du Collège de France, les actes du colloque organisé dans cet établissement par le « Réseau international d'études et de recherches

achéménides », les 21 et 22 novembre 2003. C'est donc un peu plus de deux ans après cette réunion qu'on peut disposer des résultats sous forme publiée. Cette rapidité mérite d'être louée, même si elle entraîne quelques faiblesses de forme, de peu d'importance.

Ce livre tente de répondre à une question posée d'emblée sous un aspect un brin provocateur : l'empire achéménide a-t-il existé ? Le renouveau de la recherche sur le terrain concernant cette période suscite, depuis deux ou trois décennies, des questions qui ne sont pas de pure forme. En effet, la présence « achéménide », telle que cernée par l'archéologie, conduit à réduire nettement le poids de cette construction politique, voire à « mettre en doute la réalité d'une influence politique et culturelle venue de Perse et d'Iran » (p. 19). Entre Persépolis et ses ruines mondialement célèbres et la réalité sur le terrain dans telle ou telle province de ce vaste empire, le plus grand qu'ait connu alors le Proche-Orient, comment expliquer cette contradiction de plus en plus visible ? La question mérite d'être posée, même si la réponse est faite, aujourd'hui encore, de doutes, d'incertitudes, voire d'interrogations irritantes !

Le but de cette rencontre, largement atteint, était de faire le point sur l'état de la recherche archéologique dans les diverses provinces de l'empire. Douze spécialistes s'y sont attelés, conviant le lecteur à une promenade très instructive de la Méditerranée aux piémonts du Pamir. Pour des raisons non précisées, la côte syro-libanaise est absente de ce panorama. Il est dommage que le sanctuaire d'Eshmoun, à côté de Sidon, ne soit pas évoqué. N'a-t-on pas pris, à Paris, la mesure de la renaissance, même progressive, de l'archéologie au Liban ? Cela aurait au moins permis d'inciter les autorités locales à mettre à l'abri la base de colonne « achéménide » qui traîne, abandonnée, sur le site même, fragment architectonique probablement non publié qui ferait le bonheur d'un spécialiste de la période, qui n'en a pas tellement à mettre sur sa liste, ici comme ailleurs... Mais c'est, me semble-t-il, le seul blanc notable du paysage proposé dans cet ouvrage.

Les prospections, ces derniers temps, se sont multipliées, les fouilles également. Les exhumations d'ancien matériel (Farmeshgan, à 90 km au sud de Chiraz) sortent des réserves des musées des documents oubliés. Mais, pour quelques cas spectaculaires (les trouvailles de Kalmakareh, par exemple), combien de prospections avouent leur incapacité à isoler cette période et à en dégager les critères ou les marqueurs ? Combien de sites ne fournissent, ici ou là, que des vestiges isolés de sculptures ou des fragments architectoniques (base de chapiteau ou fragment de fût de colonnes) dont on peine à dégager la signification exacte ? Certes, la recherche archéologique ne prétend pas apporter sa contribution à l'histoire politique de la période, ni même – ou très peu – à l'analyse du fonctionnement des institutions impériales. Elle devrait toutefois ajouter une pierre, et non des moindres, à l'analyse des aspects socio-économiques de l'époque,

ne serait-ce qu'à travers l'étude du vieux, mais important, dossier des *qanâts* et de l'irrigation. Sur un plan plus traditionnel, on constate la faiblesse ou la maigreur du dossier épigraphique ou de l'approche numismatique, ce qui est surprenant.

Les articles sont tous très fouillés et dotés d'une abondante bibliographie qui rendra les plus éminents services. C'est à un véritable état de la question, province par province, que le lecteur est convié. Qu'il s'agisse de la Lycie (Th. Marksteiner), de la Cilicie et du Hatay (C. Gates) où rien de nouveau ne semble s'être produit depuis les recherches anciennes sur Antioche et Daphné à l'exception des trouvailles de Meydancik Kale (reliefs), de la Palestine (O. Tal) ou même de l'Égypte (M. Wuttman et S. Marchand) où « la marque culturelle des conquérants perses... est quasi imperceptible » (p. 98) et où l'on en est réduit à évoquer la statue de Darius retrouvée... à Suse, malgré des recherches renouvelées et récentes sur des sites jusqu'ici laissés de côté (la côte nord du Sinaï et les fouilles de Tell el-Herr ou de Tell Heboua), le constat semble partout le même. La minceur des données matérielles datant de l'époque du grand empire perse est confondante. P. Briant, partisan d'une solution désespérée (ce bilan serait provisoire et dû à l'état de la recherche), se voit partout opposer la thèse d'une continuité régionale extrêmement forte et de la permanence des particularismes locaux. La façade maritime de l'empire est pauvre en vestiges, et l'intérieur (en Syrie du Nord, par exemple) paraît désolé et vide. Faut-il recourir à la vieille explication d'une steppe abandonnée aux « nomades arabes » ? Entre ce qui n'est plus néo-assyrien (ou néo-babylonien) et ce qui n'est pas encore grec, n'y a-t-il pas place pour une culture achéménide ? Les figurines de « cavalier perse » ont persisté à l'époque hellénistique, mais sont peut-être apparues antérieurement à l'époque perse. Tout cela n'offre rien de comparable à l'énorme acculturation qui résulte, ensuite, de la conquête grecque.

Le constat est identique (J. Curtis) en Mésopotamie du Nord. Quelques traces à Assur, quelques exceptions rarissimes (les trouvailles de Tell ed-Daim, sur le petit Zab, connues depuis plus de quarante ans) ne suffisent pas à occulter un fait majeur. Les grands sites comme Nimrud, Ninive, Assur, n'ont livré que des vestiges « d'occupation sporadique » (p. 193). On peut ajouter que, dans le Sud (autre province absente de l'enquête), on ne trouve rien à Uruk, rien à Larsa, rien à Ur, alors que les textes sont présents (les archives de la famille Murashu de Nippur, rédigées pendant le iv^e siècle en Babylonie, en sont l'exemple le plus célèbre). Et nous serions au cœur « utile » de l'empire ? *Le Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, dirigé Fr. Joannès

(Paris, Robert Laffont, 2001, coll. Bouquins), s'ouvre par un article « Achéménides (rois) », mais les notices sur les principaux sites sont révélatrices. *S. v.* « Uruk » : « dans le courant de la période achéménide, le centre de gravité se déplaça du sanctuaire d'Ishtar vers celui d'Anu », mais « le tableau que fournissent les textes d'époque séleucide [nos italiques] retrouvés à Uruk documentent surtout les activités et le personnel de ce dernier ». Ur n'a donné que des textes, et Larsa, rien !

La communication bienvenue de F. Knauss sur les régions du Caucase fournit un état de la question fort utile pour qui ne lit pas couramment le géorgien ou l'arménien. Dans ces régions, le problème principal semble être la disparition naturelle des savants locaux non remplacés, qui emportent avec eux les souvenirs et la documentation de travaux anciens. R. Boucharlat, pour sa part, a livré une très importante contribution. Sa présence sur place durant de longues années, ces derniers temps, lui permet de mettre à la disposition de ses lecteurs un « état de la question » quasi exhaustif, province par province. Dans le pays des « quatre grandes résidences, Pasargades, Persépolis, Suse et Ecbatane », il assure que « la moisson paraîtra maigre, décevante » (p. 221). L'espace, il est vrai, « est démesuré » et la recherche ne fait que commencer. « Nous en sommes encore à essayer de définir l'image, même générale, de ce qui était le grand centre du pouvoir achéménide dans le berceau de la dynastie » (p. 230), et le bilan est « indigent ». Sur un site de l'importance – sur la longue durée – de Tall-i Malyan, on a... une base de colonne ! Ce constat décourageant débouche sur un vrai problème. Les peuples étaient « sous tente » ? Les « structures fixes » sont rares ? Ces questions sont posées depuis longtemps, mais les dossiers ne s'épaississent guère. R. Boucharlat profite de l'occasion pour fournir d'excellents résumés sur des « cas » passionnants, comme celui de la tombe de Buzpar, repérée il y a longtemps par L. Vanden Berghe, ou la trouvaille exceptionnelle, plus récente, de la tombe d'Arjan et de sa coupe en bronze (phénicienne). Quatre-vingts ans de fouilles à Suse ont fourni... une tombe ! Malgré les recherches assidues et remarquables de P. de Miroschedji ou de D. Stronach, les problèmes de la « symbiose » perso-élamite ou de « l'ethnogenèse » des Perses demeurent sur la table. On sait que les longues explorations de L. Vanden Berghe dans le Luristan n'ont rien fourni d'achéménide, de même que le site célèbre d'Ecbatane, où des fouilles se déroulent depuis 1983, mais où aucune base achéménide n'a été retrouvée en place et où l'urbanisme est grec. Et quelle est la fonction de ces « pavillons » disséminés à travers le territoire, signalés par une base ou deux de colonnes éparses ? Lieux de résidence des « nobles » ? de l'autorité locale ? On

comprendra que R. Boucharlat, devant cette situation, préfère recourir aux vieilles étiquettes de Fer III et IV, plutôt qu'aux épithètes controversées de « mède » ou « achéménide ».

Dans ce contexte, les études sur l'irrigation et son histoire compliquée occupent une place de premier plan, depuis les études pionnières de Henri Goblot en 1979 (*Les Qanats : une technique d'acquisition de l'eau*, Paris-La Haye, Mouton, 1979, absent de la liste bibliographique, parmi d'autres). Elles ont fait l'objet d'un colloque particulier organisé par P. Briant en 2001 (*Irrigation et drainage dans l'Antiquité : qanāts et canalisations souterraines en Iran, en Égypte et en Grèce*, Paris, Thotm éditions, 2001, coll. *Persika*, 2). L'analyse est devenue plus fine (on ne confond plus diverses installations sous le même nom ; la date d'apparition du *qanāt* profond est sans doute beaucoup plus tardive). Mais, comme il est naturel, le problème est donc devenu plus compliqué et la thèse de Goblot (le *qanāt* est d'origine minière et la technique est née en Iran du Nord-Ouest aux IX^e-VIII^e siècles, puis a été diffusée en Orient par les Achéménides) apparaît désormais trop simpliste. La question n'est pas résolue pour autant !

Le livre se termine par un excellent résumé de l'énorme dossier de l'Asie centrale (H.-P. Francfort). Ici, l'âge du Fer couvre de 1500 à 327 av. J.-C. et la phase achéménide de cette longue période « est la plus mal connue ». Les synthèses antérieures (G. Frumkin, *Archaeology in Soviet Central Asia*, Leyde, Brill, 1970, et V. M. Masson et V. I. Sarianidi, *Central Asia, Turkmenia before the Achaemenids*, Londres, Thames and Hudson, 1972) bien utiles en leur temps, sont dépassées. Les prospections régionales viennent à point pour confirmer l'impression générale : l'empire perse apparaît ici comme un « épiphénomène » (p. 343) qui ne modifie pas un mode de vie fondamental beaucoup plus ancien.

On le voit, « qui accroît sa connaissance accroît aussi sa douleur » (Eccl., 1.18). Comme il est d'usage dans ce genre d'entreprise, on a soulevé plus de questions qu'on n'en a résolu. Mais l'approfondissement de la recherche depuis vingt ou trente ans est impressionnant. Malgré quelques faiblesses formelles (papier bien lourd, brochure bien légère, cartographie parfois indigente – mais pas toujours), ce livre est impressionnant. On regrettera l'abondance des coquilles (qui sait encore « relire » un manuscrit ?) ou la contamination d'une langue française « parlée », issue des SMS ou de ce qu'on entend à la radio (« On en connaissait jusqu'à présent qu'un bas-relief... », p. 232, n'est pas une coquille...). Mais l'ouvrage fera date, et pas seulement à cause de la réunion d'une bibliographie remarquable. Voici une archéologie

active et des chercheurs qui « fouillent » – sur le terrain, dans les bibliothèques ou les réserves des musées – en se posant des questions, et en se posant les bonnes. Sa

lecture est captivante et il pourrait servir de modèle pour bien d'autres périodes. Bravo !

Jean-Louis HUOT

Marguerite YON, *Kition dans les textes. Testimonia littéraires et épigraphiques et corpus des inscriptions (Kition-Bamboula V)*, Paris, ERC, 2004, 380 pages. Prix : 44 €. - ISBN 2-86538-292-3.

Inscrit dans les travaux de la mission archéologique française à Larnaca, l'antique Kition, à Chypre, dont il forme le cinquième volume, cet ouvrage rassemble tous les documents écrits (littéraires ou épigraphiques) de l'Antiquité qui concernent la ville de Kition. Il s'agit donc d'un outil documentaire exhaustif, d'une très grande érudition, un corpus de textes, qui est organisé en deux parties bien distinctes.

La première comprend les *testimonia*, c'est-à-dire les témoignages littéraires et épigraphiques, en ougaritique, phénicien, assyrien, hébreu, grec et latin mentionnant Kition ou des Kitiens (182 numéros). Elle les regroupe selon un classement thématique en quatre chapitres qui concernent respectivement la géographie, les origines, Kition dans l'histoire et enfin des Kitiens célèbres ou inconnus. Une introduction analyse le toponyme, la tradition littéraire et épigraphique, la domination sur Idalion et Tamassos et enfin la *vexata quaestio* de la « Carthage de Chypre ». L'ensemble des arguments est ici présenté et si l'auteur privilégie l'hypothèse de l'identification avec Kition, le lecteur disposera de toutes les données pour se forger le cas échéant sa propre doctrine.

Tous les textes sont ensuite présentés selon un modèle constant : référence, date, texte dans la langue originale (sauf pour l'hébreu biblique, mais l'hébreu épigraphique des *ostraca* d'Arad est transcrit comme les autres langues sémitiques des témoignages épigraphiques, ainsi que le grec en écriture syllabique), traduction, bibliographie sélective suivie de quelques remarques. Un index des sources de ces *testimonia* et des lieux de conservation des textes épigraphiques clôt la première partie.

Le texte le plus ancien est celui que porte une tablette ougaritique (n° 15) datant du XIII^e ou du début du XII^e siècle avant J.-C., un texte administratif qui évoque des rentrées ou des distributions de « jarres », pour des filles des servantes de Kition, mises en parallèle avec des « fils de l'Égypte ». Il s'agit d'un exemplaire parmi plusieurs attestations possibles, qui n'étonneront pas dans la cité d'Ougarit, au carrefour du commerce de la Syrie et de la Méditerranée orientale, et en contact étroit avec Chypre. Le témoignage suivant (n° 16) est celui d'une pointe de

flèche inscrite du Liban, qui porte les mots HŞ KTY, traduit par « Flèche du Kitien ». Si le dernier mot appartient bien à la classe des ethniques, on sait que ceux-ci sont parfois devenus des anthroponymes. Comme ce type d'inscriptions porte partout ailleurs un nom propre, il est probable qu'il en va de même ici et que l'on pourrait traduire « flèche de Kity », ce qui ne change d'ailleurs rien au témoignage sur les relations avec Kition : simplement, l'homme dont le nom est gravé sur la flèche n'était peut-être pas lui-même Kitien, mais descendant d'un Kitien installé sur la côte du Levant. Sur la date de ce type de documents, il faudra maintenant tenir compte de l'étude de B. Sass, *The Alphabet at the Turn of the Millenium. The West Semitic Alphabet ca. 1150-850 BCE, the Antiquity of the Arabian, Greek and Phrygian Alphabets*, Tel Aviv, 2005, qui tend à les descendre au X^e- IX^e siècle. À l'autre bout de l'arc chronologique, les documents les plus récents nous transportent en pleine époque byzantine. Ce sont Constantin Porphyrogénète, qui énumère les villes de la province de Chypre (n° 90), une liste d'évêchés transmise par Nilus dans le *Doxapatrius* en 1143 ap. J.-C. (n° 91) et Eustathe de Thessalonique, XII^e siècle également, dans des scholies à Homère (n° 10 et 24). Le relevé fait ici débordé donc deux millénaires d'histoire de Kition. On remarquera cependant qu'après le passage de l'apôtre Paul dans l'île mentionné dans les *Actes de Barnabé* (n° 84 et 85), Kition n'est plus guère mentionnée que dans des listes d'évêchés. La grande époque de son histoire est, semble-t-il, close au début de la domination romaine.

Pour les Kitiens célèbres, la part du lion revient bien sûr au philosophe Zénon de Kition (p. 95-125) sur lequel un véritable dossier est rassemblé. Mais sont évoqués aussi les philosophes Persaios et Philolaos et le médecin Apollonios, tous de l'époque hellénistique. Quant aux Kitiens inconnus, ce sont ceux qui ont obtenu le droit de construire un sanctuaire au Pirée et qui ont laissé à travers le monde grec, comme en Égypte ou à Carthage, des inscriptions votives ou funéraires.

La seconde partie comprend le corpus des inscriptions trouvées à Kition, classées par langue et système d'écriture : 56 inscriptions phéniciennes,